

**Une Histoire d'Homme**

**Pierre Cérutti**



La guerre  
39†45

vue et vécue  
par Pierre Cerutti

Azerailles 1982-1996

## FAITS DE GUERRE 1939 - 1945

Azerailles – Défaite - Débâcle – Bretagne - STO - GMA et Viombois - Division Leclerc



Pierre Cérutti

**1ère partie :**

**Azerailles - Défaite - Débâcle - Bretagne - STO**

**Récit témoignage de Mme Charles Aubertin**

### Fin Septembre 1938

#### 1<sup>re</sup> mobilisation générale

Monsieur Laquenaire Louis, maire et directeur de l'usine *Thiriez et Cartier Bresson* est mobilisé, au titre de capitaine de réserve. Monsieur Colin Lucien, adjoint, le remplace. Malgré une santé défaillante, il exécute son mandat, de jour comme de nuit.

La date de la rentrée scolaire est retardée, l'angoisse règne.

Un centre d'équipement est installé par l'armée, dans la maison de Madame Jean Rolle, située en face de l'église.

Tout s'arrange, la déclaration de guerre n'a pas lieu... L'espoir renaît, officiers, sous-officiers et hommes appelés rentrent. Tout semble s'arranger, mais, mais...

### Fin Juillet, début Août 1939

Rien n'annonce l'orage qui s'approche.

Quelques semaines plus tard, le 1<sup>er</sup> Septembre, l'Allemagne envahit la Pologne.

#### 2<sup>ème</sup> mobilisation générale

### 3 Septembre : déclaration de guerre

Le maire, Monsieur Laquenaire, rejoint son régiment. Monsieur Vally Albert, adjoint, le remplace à la mairie, les hommes mobilisables s'en vont ; restent au pays les jeunes et les anciens n'étant plus en âge de servir, et les pères de familles nombreuses. Un centre d'habillement fonctionne à la maison Gobert, sur la route nationale, en face de la Sanal.

Les allées et venues des camions militaires, le cantonnement d'une section de réserve - 3<sup>ème</sup> Hussard - créent un climat nouveau. Les soldats inoccupés aident à rentrer les récoltes en souffrance : pommes de terre, betteraves, et à faire les semailles.

Le poste de commandement est installé à la maison Noirclaude, maison incendiée en 1944, où est reconstruit actuellement le groupe scolaire.

La rentrée des classes a eu lieu normalement, mais les effectifs scolaires sont élevés : 45, 48 et même 50 élèves par classe.

La sirène de l'usine s'est tue, la cloche règle les heures de travail. La paroisse n'a plus son pasteur. L'abbé Mann, dès les premiers jours de Septembre, en tant que capitaine de réserve, a rejoint son affectation.

Le service est assuré par Monsieur le Curé de Flin, ou les pères du séminaire, et en particulier le père Roppert.

L'hiver se traîne, et de plus, est très rude. Souvenons-nous du fameux dépôt 40, les

soldats sont en cantonnement, pendant ce temps, le village garde son aspect habituel.

#### 10 Mai 1940, 5 heures du matin

Par un épais brouillard enveloppant le village, des ronflements d'avions éveillent les habitants, des grondements répétés, sourds et sinistres, sont nettement perçus, l'aviation allemande bombarde vers Nancy.

Les blindés allemands ont envahi la Belgique, de jour et de nuit les camions militaires circulent sur la route nationale, traversant le village.

#### Fin Mai

Des basques et des landais cantonnent au pays, leur moral est plutôt mauvais, leur façon de faire la guerre ne ressemble pas à celle des gens de l'Est, les nouvelles militaires sont mauvaises.

La France est envahie, la ligne Maginot qui se défendra jusqu'après l'armistice, est prise à revers.

Sur les routes de Lorraine, c'est l'exode des populations du Nord et du pays Mosellan, des réfugiés arrivent de St-Avold, de Forbach, un trafic intense de camions, voitures particulières, et même de chariots fait pressentir la catastrophe.

#### 14 Juin

Au matin, l'ordre est donné par la gendarmerie de Baccarat aux hommes de 18 à 45 ans de rejoindre Dijon, dans le plus bref

délai et par leurs propres moyens.

Les classes ne fonctionnent plus depuis le mercredi 12 au soir. Ordre est donné aux fonctionnaires de rester à leurs postes, l'instituteur est mobilisé mais la directrice et son adjointe sont là.

Le service de la poste est assuré, mais la distribution du courrier est arrêtée, l'usine a suspendu le travail, les nouvelles sont mauvaises.

#### 15 Juin

Les routes sont sillonnées de soldats miteux, à mines suspectes, s'exprimant dans un français quelque peu douteux, un trafic incessant de troupes tient le village en état d'alerte.

Monsieur Richez a remplacé à la mairie Monsieur Vally replié sur Dijon, il assure le service des cantonnements.

Les officiers français sont un peu exigeants et quelquefois très nerveux. La population reste calme, l'exode civil a diminué, puis s'est arrêté. Les routes sont coupées par les allemands.

#### Bataille sur la Meurthe

#### Premier incendie d'Azerailles

#### 19 Juin, 9 heures du matin

Les allemands sont à Marnoël, ferme dépendant d'Azerailles et située à 2 km, les premières motos arrivent par la gare, suivies de l'infanterie, route d'Hablainville.

A 17 heures, au moment où ils arrivent sur

la route nationale, un enfant du pays mobilisé et étant en moto, tente d'échapper au tir des allemands ; il cherche à arriver chez ses parents, abandonnant sa moto, il rentre chez Monsieur Martin sous une pluie de balles. Blessé, il traverse la maison, sort sur les bords du canal, passe la passerelle, traverse la rivière. Il réussira à gagner Glonville où ne pouvant aller plus loin il sera fait prisonnier.

La maison de Monsieur Martin est incendiée aussitôt par les allemands. Un soldat français est tué devant la Sanal, un autre devant chez M. Bigel Léon.

Les allemands tirent au canon antichars, un obus travers le clocher de l'église, un autre tiré sur la Sanal décapite M. Decot et blesse sa femme, ensuite ce canon se déplace et se mettra en position au bas de la rue Baudière.

Le pont sur la Meurthe, au Haut-Fourneau, qui sépare Azerailles de Glonville, saute, il est 18 heures.

Le hangar de Monsieur Aubertin Pierre au bas de la rue de Brouville brûle, ainsi que le hangar de Monsieur Renard Auguste. La fusillade crépite, les mitrailleuses entrent en action. Un détachement de soldats polonais, et des soldats français dont une partie de la 10<sup>ème</sup> Compagnie du 348<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, plus des sapeurs et autres rescapés d'autres unités, assurent la défense de la Meurthe, avec ordre de tenir, et ils tiennent, aidés en cela par l'artillerie au bois de Chèvremont sous les ordres du Commandant Paté, un enfant de Flin.

Plus de mille obus tomberont sur le village.

Par une nuit d'été, très claire, les maisons brûlent, incendies criminels allumés par les allemands furieux et menaçants.

Toute la partie sud d'Azerailles brûlera si la résistance continue, tel est le sens de leurs menaces.

La population affolée de cette partie du village, composée de vieillards, de femmes et d'enfants se réfugie vers le centre. Cette nuit sinistre fera, quelques semaines plus tard, deux innocentes victimes, un enfant de trois ans, Falque Aimé, et une jeune fille, Gilberte Legrand, succomberont, d'une méningite foudroyante et l'autre du cœur.

#### Jeudi 20 Juin

A 5 heures du matin, le bombardement s'arrête, la résistance cesse. Une chaude journée de juin commence, un violent vent d'est souffle et active les incendies qui favorisés par une grande sécheresse font des ravages effrayants. 28 maisons disparaissent.

#### Journée du 20 Juin

La nouvelle tragique s'est répandue dans les villages environnants... l'église au clocher éventré et l'usine sont encore là, mais côté Baccarat, quelle tragique vision, des maisons éventrées et fumantes, parmi les jardins verts et fleuris.

Le pont n'est plus. Au moment où il a sau-

té, une voiture allemande et ses occupants saute avec, d'où 4 morts. Une passerelle construite plusieurs fois et détruite par l'artillerie s'incline dangereusement. Elle a été installée par les allemands à environ 100 mètres en aval de la passerelle de la Vanne.

D'horribles taches brunes, rouges et noires sur l'herbe écrasée témoignent du combat très dur qui eut lieu à cet endroit.

Le long du canal, près des passerelles, et le long des ruelles traînent des grenades, des obus non éclatés, des engins de guerre abandonnés, fusils, mitraillettes, balles etc... Et toujours ces terribles traces rouges et brunes, sur l'herbe piétinée. Une âpre odeur de roussis, d'os calcinés, de chairs d'animaux incomplètement brûlés et qui commencent à se putréfier, imprègne totalement l'air que l'on respire.

Enfermés dans les maisons abandonnées, chevaux, vaches, chiens, lapins et volailles ont brûlé comme des torches. Les fumées bleues s'élèvent lentement des cendres chaudes, ce coin de village paraît abandonné.

Appuyé contre ses ruines, un vieillard désespéré, M. Paul Serrière, a les larmes aux yeux. Voulant pénétrer à tout prix dans son atelier détruit, et paralysé par l'émotion, son voisin, M. Camille Camaille, tombe à plusieurs reprises dans les débris écroulés.

Devant une maison préservée, sur un banc sont assis une grand-mère, sa fille et ses deux enfants, dont une petite de quelques semaines (Mme Lallement, sa fille Mme

Lucien Falque, ses enfants Aimé et Jacqueline). Désespérées mais calmes, les deux femmes ont pu retirer de la cave de leur maison incendiée quelques linges noircis. Elles coupent et font des ourlets pour pouvoir continuer à langer le joli bébé brun.

Une maman, Mme Legrand Léon, et ses quatre enfants sont debout devant une grange. La mère est complètement désespérée, l'aîné de ses enfants à ses côtés est d'une pâleur mortelle depuis la veille au soir, son cœur bat à un rythme invraisemblable, ses yeux sont fixes et sans larmes, il n'entend pas les paroles rassurantes, il refuse de manger ou de se reposer.

Une vieille maman, Mme Guenaire, chassée de sa maison par les rafales et l'incendie a laissé brûler toutes ses chères économies.

Mais la vie va reprendre, chacun essaie de faire quelque chose pour ceux qui ont souffert, logement et dons en nature, mobilier, vêtements, etc... sont répartis rapidement, des villages voisins affluent les dons de toutes sortes.

Les allemands visitent de jour et de nuit les caves des maisons incendiées, il faut lutter de vitesse avec eux pour préserver ce qui n'avait pas été touché.

Des équipes d'hommes âgés et de jeunes se forment pour sortir des ruines et enfouir rapidement les cadavres des animaux qui, à demi-calcinés et décomposés deviennent rapidement dangereux pour l'état sanitaire. Il faut également enlever les bêtes tuées

dans les parcs et sacrifier toutes celles qui ont été blessées. Les classes sont ouvertes aux enfants du village, le lundi 1<sup>er</sup> Juillet au matin. Aucune absence, ils sont tous là, mais encore inquiets et très nerveux. Avec eux il faudra chanter, rire, oublier... Les classes seront ouvertes et recevront les enfants jusqu'au 15 Septembre.

Quand les hommes rentreront de la débâcle, ils abattront avec des crics et des perches, les façades calcinées dangereuses et le nettoyage du village commencera lentement. La réparation des toitures et les trous dans les façades sera également longue faute de matériaux.

**Le récit témoignage de Pierre Cérutti**

## La défaite et la débâcle

### Débâcle : 14 juin 1940

Travaillant à la fabrication des obus, aux constructions métalliques à Baccarat, malgré l'ordre reçu de partir "direction Dijon", nous nous rendons au travail avec mon camarade G. Vozelle. Mais M. Lamotte, ingénieur à l'usine, nous donne le feu vert au départ en nous disant que l'usine doit fermer. Nous rentrons au pays, là nous préparons chacun nos paquets, et nous partons direction Dijon. Vozelle, lui part en moto, nous à bicyclette. Je pars avec mon père, qui lui était occupé à faire un blockhaus, au croisement de l'hôtel du pont et du dépôt de cristaux. Se joint à nous M. Malo et après nous rattrapons des gens d'Azerailles. Le premier jour nous n'allons pas très loin, arrivés à l'entrée d'Epinal, nous passons notre première nuit dans une ferme, nous couchons dans le foin, ce soir-là nous entendons les bombes tomber sur Epinal.

Le lendemain, nous reprenons notre route, je me rappelle qu'à Xertigny, devant un dépôt de bière, tout le monde se désaltère gratuitement, bière et limonade. Nous nous dirigeons vers Gray. A Combeaufontaine un bombardement par l'aviation italienne tue

civils et militaires avant notre passage, soldats et civils brûlés dans leurs camions ou voitures. Le soir, toujours couchés dans une ferme. Le long des routes nous avançons comme des escargots, tout est mélangé, civils, militaires, quelle pagaille ! Et la cinquième colonne qui orchestre tout cela pour augmenter la panique.

Tout le long de la route, à bicyclette, voitures légères, chariots attelés avec de vieux chevaux, des bœufs mêmes, des charrettes à bras, les pauvres gens s'en vont mélangés, les vieux ne pouvant marcher sont chargés sur des chariots ou sur des camions. Beaucoup de ces derniers sont abandonnés faute de carburant ou panne, chargés de tout un matériel hétéroclite, incroyable. Ce que les gens ne peuvent emmener avec eux est pillé. Un gâchis le long de la route. Armement, tout traîne, les gens jettent ce qu'ils ont en trop, de même les soldats sans chef en profitent pour désertier.

Au cours d'un après-midi, tout en pédalant dans cette cohue, j'entends quelqu'un qui appelle : "Pierre, Pierre". Ne réalisant pas tout de suite, la voiture nous ayant déjà doublés, je ne saurais qu'à la rentrée que c'est Louis Hellé qui, m'ayant reconnu, m'interpelle car malgré tout ce monde, nous sommes un groupe du pays qui se suit journellement, se perd, se retrouve, mais garde toujours son nombre pour le soir.

Nous restons groupés au départ le matin, arrivés pour prendre la direction Dijon, les allemands avançant rapidement, nous bar-

rent les routes. Changement de direction. Besançon, après plusieurs jours de voyage, dans une pagaille et sous le soleil malgré tout, nous arrivons sur la Loire, non sans avoir des heurts avec certains officiers français chargés de faire sauter les ponts et qui menacent de les faire sauter avec tout ce qu'il y a dessus.

Nous stoppons à Haute Rivoire, près de Feurs ; nous ne pouvons aller plus loin, les allemands nous ont doublés. Nous restons donc dans une ferme (chez M. Tholet), il manque de la main d'œuvre et c'est le temps du foin. Comme nous sommes logés et nourris, nous rentrons le foin, Petronin s'occupe du bétail ; les propriétaires sont de braves gens.

C'est dans cette période qu'il nous est arrivé une petite histoire, la première avec les allemands. Près de la ferme, sur la route, avait été abandonné un camion-citerne Berliet de l'armée, à l'état neuf, dans le fossé, les cuves vides, mais à l'arrière, un moteur Bernard à essence. Avec mon camarade Vozelle, on décide qu'ils ne l'auront pas et avec des outils de fortune, nous commençons à démonter ce moteur, mais tout à coup, nous entendons le bruit de motos, aussitôt tous les deux, nous grimpons le talus et nous nous cachons dans un champ de blé ; les allemands nous ont vus depuis un endroit plus élevé, ils nous rattrapent tous les deux, pas fiers, ils nous interrogent. Dès qu'ils voient qu'ils ont affaire à des civils, ils nous relâchent, on avait eu chaud, mais malgré tout, ils ne

devaient pas avoir le moteur, car nous l'avons démonté et laissé à la ferme après (voir annexe 1).

Nous restons à Haute-Rivoire quelques temps, et comme l'armistice est signé, nous essayons de rentrer. Nous quittons donc la famille Chollet, et retour au pays par étapes ; nous croisons l'armée allemande qui, soit à pied, soit avec des charriots, ou avec leurs véhicules blindés descendent...

Arrivés sur les bords de la Saône, les ponts ayant sauté n'existent plus ; nous traversons en barque, il y a un homme qui fait la navette. Donc vélos et hommes passent par petits groupes, et nous reprenons le chemin du retour sans histoire.

Arrivé à Menil-sur-Belvitte avant Baccarat, nous décidons de boire un verre avant de rentrer au pays, il fait très chaud. Là, nous apprenons qu'il s'est passé de drôles de choses à Azerailles. Aussitôt impatients, nous reprenons le chemin du retour. Dans le bois, le long des fossés, sur plusieurs kilomètres, il y a des pièces d'artillerie de 155 court toutes neuves, ainsi qu'un matériel abandonné et ça promet. A Baccarat, nous avons des détails plus précis, nous savons que le feu a fait des ravages, et que parmi les copains qui se trouvent avec nous, il y en a qui ne retrouveront plus leurs maisons.

En arrivant au début du village, nous comprenons en voyant le hangar de M. Renard et la maison de M. Bigel Léon.

Nous sommes contents de retrouver nos

familles malgré tout.

### L'occupation

L'armistice est signé, l'armée de l'Est encerclée est prisonnière dès le samedi 22 juin. Les soldats français groupés à Baccarat, et dirigés sur Luneville, traversent le village par rang de quatre, gardés par des soldats armés.

Dans ce triste et interminable défilé, on reconnaît des visages familiers, ils sont très pâles, mais courageux, leur triste calvaire commence.

Jour après jour, des hommes rentrent, des nouvelles rassurantes arrivent de ceux qui n'ont pu franchir la ligne de démarcation, la France étant coupée en deux zones.

Mais combien de familles hélas, sont encore sans nouvelles. La vie reprend aux champs et à l'usine, une entraide généreuse et désintéressée s'exerce. Le maire, approuvé par son conseil, fait distribuer aux mamans chargées d'enfants et dont le père replié n'est pas encore rentré, des bons de lait, de pain et de viande.

Mais le régime des réquisitions allemandes s'installe. Le village doit fournir immédiatement des pommes de terre, 5 kg par famille. Première réquisition égale pour les ouvriers et les cultivateurs.

Révoltés et écœurés, les habitants obéissent et donneront sans arrêt pendant les années qui suivront... fromage, paille, bétail, fruits, etc...

Au mois d'août la paroisse sans prêtre est prise en mains par un prêtre mosellan, l'abbé Bour, chassé de Petite Rosselle. Il parle très bien l'allemand, il devient très vite l'ami et le soutien de tous.

En septembre, les repliés rentrent, les prisonniers donnent de leurs nouvelles.

Pierre Comte et Lucien Grélot ne rentreront pas, ils ont été tués dans le Nord en mai, à leur poste de combat.

Le Capitaine d'active J. Helle a été tué à Dunkerque, il était le fils du Colonel et neveu du Général - ces derniers étaient enfants du pays.

Les prisonniers malades sont libérés, ils reprennent lentement contact. La vie des sinistrés est pénible, ayant tout perdu, ils ne peuvent que difficilement se procurer l'essentiel.

Plus que tous les autres, ils sont victimes des tickets et des bons matières, la population en majorité ouvrière souffre terriblement des restrictions.

En 1942 commence au village la réquisition de la main d'œuvre pour aller travailler en Allemagne : les premières fin 42, ensuite début 43, pour ceux démobilisés de l'armée d'armistice, ensuite ce sera la levée des classes 40 - 41 - 42 au triste choix. Les jeunes gens du pays sont convoqués début mars 43 à la mairie de Baccarat, ils passent le conseil de révision devant les allemands en présence de leur maire, et le 6 de ce même mois, c'est le départ pour plusieurs directions, Ludwigshafen, d'autres

suiront, dans différents pays.

Le village sera durement touché par les réquisitions de main d'œuvre, cela venant du fait que le maire M. Laquenaire, ancien officier prisonnier rapatrié est devenu un adepte du régime de Vichy qui collaborait avec l'Allemagne, notamment dans la réquisition de main d'œuvre pour Hitler (voir annexe 2).

A partir de ce moment, la résistance prendra naissance dans la région, des réfractaires et plusieurs personnes seront contactés, et feront partie du secteur 414 sous les ordres du capitaine François et de Jean Bircker de Baccarat (voir annexe 3).

La méfiance des allemands est extrême, le régime de dénonciation fait des victimes : après une perquisition humiliante au château Thiebaut rue de la Gare, et la découverte d'un revolver, pourtant bien caché, un vieillard, Monsieur Barbier est arrêté par la Gestapo et emmené. Il reviendra d'un camp allemand en 1945 avec une santé complètement ruinée, on ne saura jamais ce qui s'est passé exactement, ce château Thiebaut étant occupé par des gens parlant la langue germanique, et des va-et-vient douteux.

Le journal de la B.B.C. et Sottens sont en cachette fidèlement écoutés par tous aux heures d'émission, surtout les messages personnels ayant rapport à certains ordres donnés en messages codés à la résistance, des consignes sont données pour les jeunes, afin qu'ils ne partent pas en Allemagne, de même que des conseils de méfian-

ce et de silence pour ne pas éveiller l'attention de la milice et de la Gestapo qui sont aux aguets.

Les lettres suspectes de dénonciation n'arrivent plus à la Kommandantur ni à la Gestapo.

Les affiches pour le départ - travail en Allemagne sont arrachées. D'autres portant les noms de patriotes fusillés par les allemands pour faits de résistance et de sabotage, sont affichées par l'occupant.

A Azerailles, trois réfractaires sont affichés à la mairie, avec mention - situation incertaine - et de plus en rouge, à l'entrée près des isolements de vote, par le maire Monsieur Laquenaire.

Pas pour longtemps.

Ce sont Henri Brulé, Georges Mellé et Pierre Cerutti. G. Mellé m'ayant prévenu que nos trois noms étaient inscrits en rouge avec cette mention "situation incertaine", tous les trois étant réfractaires au retour en Allemagne, il est décidé sur le champ d'en avoir le cœur net. Il est entre 11 heures et midi, la mairie est ouverte. Sans frapper, nous faisons irruption dans cette grande salle, où le secrétaire de mairie, Monsieur Danloup, sous le portrait en grand de Pétain, est en train de faire son courrier habituel, ne sachant ce qui arrive ni quelle contenance prendre.

Georges Mellé montre à Pierre Cerutti la fameuse affiche. Après l'avoir lu, Pierre Cerutti pose la question :

“Qui a affiché cela ?”

Monsieur Danloup ne sachant plus où se mettre répond :

“C’est... c’est Monsieur Laquenaire qui a donné l’ordre.”

La réponse est nette et catégorique :

“On va régler ça.”

En même temps, Pierre Cerutti arrache et déchire l’affiche et la jette à terre. Sans formule de politesse, il quitte la mairie et Georges Mellé et se rend à la maison du Maire, sonne à la porte en bois. Madame Laquenaire répond :

“Qui est là ?”

Pierre Cerutti répond. Au même instant, il entend les litanies habituelles :

“Moi, officier français, Chevalier de la Légion d’Honneur et le reste... n’admet pas ceci ou cela...”

Ça suffit. Pierre Cerutti n’en a rien à faire de tout cela, il aimerait savoir pourquoi cette affiche a été apposée, ne demandant rien à la mairie, ni tickets de rationnement, ni autre ; de plus il lui signale qu’il a arraché cette affiche, et va régler une bonne fois pour toute la situation ; ce n’est pas lui qui avait été sous les bombardements, avait eu faim, reçu des coups, et tout cela à cause de lui. Après lui avoir dit cela, sur un ton qui n’admettait pas de réponse, Monsieur Laquenaire, tout officier qu’il est “baisse son froc” et il est convenu sous peine de représailles pour lui et sa famille de laisser les jeunes tranquilles. Il lui don-

ne sa parole. Il est affirmatif, lorsqu’ils se rencontreront dans la rue, il ne le reconnaîtra pas, et l’ignorera totalement.

Pas pour longtemps, attendons la suite.

Les prisonniers évadés sont aidés et dirigés par Madame Marchal à la barrière de Brouville, les alsaciens et mosellans sont recueillis, nourris et renseignés avant de reprendre la route.

Un détachement de prisonniers russes, en majorité des Mongols logés à la salle Jeanne d’Arc, sont nourris par les habitants qui n’hésitent pas à donner café, sucre, tabac, chaussures etc... et toutes choses précieuses durant cette période.

Pendant tout ce temps, il faut signaler qu’au pays, le marché noir a fait son apparition. Toute misère en amène une autre, beaucoup de gens pour obtenir des pommes de terre ou des rutabagas, parfois des carottes, dont certaines personnes se vantent “aux feuillards d’or” sont obligés de se défaire de certains tickets... même de sucre, sans compter le troc de l’or, pour donner à manger à leurs familles, c’est une honte, mais ça existe et ça rapporte.

#### Années 40-44

Aussitôt rentré de la débâcle, après avoir trouvé le pays occupé, et 28 maisons détruites, les toits crevés, les murs traversés par les obus, suite à la bataille pour la prise du

pays et du pont de Glonville, nous commençons à nous remettre un peu au travail. Comme je l'ai dit, il faut s'occuper de réparer les maisons, faire la mise hors d'eau. Les matériaux manquent suite à l'arrêt des usines, ce n'est pas encore la reprise.

Le village est traversé sans cesse par les troupes allemandes, soit à pied, soit mécanisées, ou hippomobiles, mais ils ont du matériel, récupéré un peu partout lors de leur avance. Pour nous les jeunes, on ne comprend pas très bien. Comment cela a-t-il pu se passer si vite ? Pourquoi nous avoir tant dit et répété que nous étions les plus forts et que notre ligne Maginot était imprenable et le reste ? Le fait est là, et il faut l'admettre. En cette période nous avons tous confiance en Pétain, il faut le dire, car qui croire d'autre ? En plus, tous ces prisonniers qui partent vers l'Allemagne, à pied, et la guerre qui ne finit pas.

Peu après arrive l'armistice, qui amène les réquisitions, le rationnement, les fameux tickets d'alimentation, de vêtements, chaussures, essence, pneus, enfin tout. On commence à avoir faim. Pour nous les jeunes, nous commençons par rouspéter et avoir un esprit de révolte, mais quoi faire, et qui peut nous aider ou nous calmer en cette période ?

A ce moment-là, arrive à la brigade de gendarmerie de Baccarat, un nouvel adjudant, Garnier, un type grand par la taille, et qui n'est pas du tout fait pour la collaboration avec l'ennemi préconisée bien vite par le gouvernement. Un jour je me trouve à l'ate-

lier de menuiserie de mon oncle M. Malo Maurice, rue Baudière. S'y trouvent également Garnier et M. Bouclainville, qui tient le bureau de tabac en face. Commence alors la discussion entre amis, sur les occupants, Garnier se trouvant là, suite aux contrôles à faire des bureaux de tabac et autres. Ça discute sur les restrictions, les réquisitions, quand est-ce qu'ils vont repartir, l'armistice étant signé, que c'est toujours pareil, et à maudire ces salauds de boches, voilà comment commence l'esprit de la résistance. Par la suite l'on se revoit souvent dans l'atelier et l'on discute, formant des projets, j'ai même l'occasion de me rendre chez lui à Baccarat, où il habite une maison en bout de l'avenue de La Chapelle.

L'hiver 40/41 arrive, froid, avec une grande quantité de neige. Il en résulte que tous les hommes sont réquisitionnés pour aller déblayer la route nationale 59. Chez les Cérutti, pas question d'y aller. Dès le printemps nous avons terminé les réparations : murs et toitures. Mon père et moi sommes embauchés à Lunéville à l'entreprise Masson rue Charles Vue. Entreprise de bâtiment et T.P., travaillant pour les allemands comme toutes dans le secteur. C'est forcé car il n'y a qu'eux pour fournir le ciment, la chaux, la ferraille. Donc obligé de passer par là pour pouvoir travailler dans la région. Nous travaillons dans les casernes, à la butte de tir de Mondon, remise en état de la butte, remplacement des bois tenant la terre, tout cela à la main et wagonnets. Pour moi, je ne fais pas beaucoup de rendement et parfois freine la production. Pas

beaucoup à manger, donc pas beaucoup de force. Les allemands s'y rendent pour manœuvres et tirs. Je récupère les morceaux de leur pain dur, pour manger, c'est déjà le commencement de la faim. Après nous irons travailler à l'hôpital dont une partie est réquisitionnée. Nous coulons des paires éclats en béton devant les soupiraux des caves, endroit où l'on descend les blessés pendant les alertes de l'aviation anglaise. Il y a beaucoup de brûlés, suite à leur tentative de débarquement en Angleterre.

Ensuite nous atterrissons au Pont Chanzy à Lunéville. Il est à refaire suite à l'explosion de son tablier et de la pile du milieu, lors de la retraite de 40. Un pont provisoire est en attente. On commence par la pile du milieu. Pour pouvoir la faire proprement, il faut faire un batardeau tout à l'entour pour avoir une étanchéité afin de pouvoir pomper l'eau, pour nettoyer l'emplacement et préparer le coffrage. Ce batardeau est fait de madriers, planches, bastinges et rempli de terre glaise tassée. C'est déjà la pénurie de matériaux, ciment, planches, ferraille. Là on touche la carte d'alimentation de travailleur de force. C'est déjà un peu mieux, et comme c'est d'intérêt public, on travaille davantage. Arrive à cette période une petite anecdote : la Vezouze en période de pluie, monte assez rapidement, et pour le coffrage de la pile du milieu, il reste toujours le batardeau, car à cette période elle est coffrée et coulée jusqu'à la hauteur du tablier, mais pas décoffrée. Le courant d'eau rapide amène des branches d'arbres et toutes sortes de choses que l'on est obli-

gé de dégager lorsqu'ils viennent buter contre le coffrage du batardeau. Tout à coup l'on aperçoit une masse sombre à environ 200 mètres, qu'est-ce ? Prêts avec nos perches on attend. Pas longtemps d'ailleurs, le courant étant très fort. Dès que cela approche, l'on s'aperçoit que c'est un énorme sanglier qui flotte sur l'eau. Nous le récupérons, et le poussons vers les caves des maisons démolies (suite à l'explosion du pont). Là on se rend compte que la bête vient d'être tuée par une balle, sûrement au cours d'une partie de chasse (par les braconniers). La bête était encore tiède. Quelle aubaine ! Dans un chantier il y a toujours des gars qui savent faire du découpage. Mon père étant le chef, pas de problème. Deux gars pour la dépouille, faire le partage et effacer les traces. Les autres au boulot, avec davantage de courage en pensant à la viande gratuite et sans tickets. Je rapporterai une cuisse arrière de ce sanglier à la maison. Les déchets et la peau seront rejetés à la Vezouze qui les fera disparaître sans problème.

Toujours en ce début d'année 42 arrivent de mauvaises nouvelles : la réquisition des hommes pour aller travailler au S.T.O. en Allemagne. Ponction dans toutes les usines et entreprises. Ça sent mauvais. Nous nous retrouvons un jour avec Garnier à l'atelier Malo. Là il ne mâche pas ses mots, étant déjà au courant de ce qui allait se passer, par ses chefs. A ce moment là il n'y a guère d'autre solution que de s'engager dans

l'armée d'armistice, pour la zone libre ou l'Afrique du Nord, car cela sent mauvais. Je décide de m'engager pour l'Afrique du Nord, me rends à Nancy et m'engage. Mais entre temps, il n'y avait plus de départ pour l'Afrique. Je m'engage donc à la 16<sup>ème</sup> C<sup>o</sup> divisionnaire du train à Albi. Il était temps. Je pars pour Albi, non sans avoir à passer la ligne de démarcation, et en stop à Lyon à la Vitriolerie. Là passent tous les engagés, pour toutes les directions. Quelle pagaille, quelle saleté. Il faut faire attention à ses affaires. Dès que l'on peut avoir le train pour sa direction, on est content de s'échapper de cet endroit. Arrivé à Albi, la caserne est un ancien cloître. Nous sommes une compagnie, habillés, logés, nourris (tout juste) mais en sécurité pour l'instant, c'est déjà ça. Nous apprenons notre métier : maniement d'armes, auto-école et le reste. Je retrouve un copain du Nord, avec qui je fraternise, car les autres sont des gars du midi, et ce n'est pas pareil, ils ne comprennent pas encore. Nous allons en manœuvre, cela nous change. C'est le pays des châtaigniers et cela se mange. Lors de l'occupation de la France libre, nous sommes mis sur le pied de guerre, touchons nos cartouches et sommes prêts à embarquer le 62<sup>ème</sup> régiment d'infanterie cantonné dans la ville, car nous avons des camions Berliet tout neufs, des camionnettes Citroën à essence et gazo, des motos et side-cars.

C'est De Lattre qui commande la région. On attend les ordres, les contre-ordres, et enfin arrive ce qui devait arriver, les allemands occupent la caserne à la tombée de

la nuit. Voilà comment cela s'est passé. Dans le début de l'après-midi, nous sommes démobilisés, rendons notre paquetage, fusil, cartouches, les allemands ne sont toujours pas là, mais défense de sortir. Que va-t-il arriver ? Nous touchons un complet Pétain, bleu ou brun au goût de chacun et l'on attend.

Pendant ce temps les couleurs du mât sont descendues et là, le commandant Darou, les larmes aux yeux, après les avoir fait couper en morceaux, nous remet à chacun un morceau de bleu, un morceau de blanc, et un morceau de rouge, que j'ai encore. Ceux qui ne sont pas passés par ces moments là ne peuvent pas comprendre.

Après la soupe du soir, par petit groupe, nous allons chercher nos papiers de démobilisation et notre livret militaire. Les bureaux sont à l'étage avec de grands escaliers en pierre de taille, larges en tournant, éclairés par de faibles lampes. Je redescends de ce bureau en courant. C'est à ce moment que les boches occupent la caserne. Un capitaine marche devant eux. Ils montent au bureau, pas tranquilles, baïonnette au canon du fusil. Entendant le bruit de notre descente, le capitaine nous donne l'ordre de ne pas courir. Les allemands arrivent sur nous avec leurs airs menaçants. Les voici à nouveau ! Que va-t-on faire de nous à présent ?

L'occupation de la zone libre a commencé le 11 novembre 42. Nous sommes libres le 27, et rentrons dans nos foyers par le train. Que va-t-il se passer ? Nous n'attendons pas

## Le STO

longtemps. Le 11 janvier 43 nous sommes trois du pays convoqués à Nancy : Gilbert Vozelle, Georges Plaisance et moi-même, tous trois venant de l'armée d'armistice. A cette convocation, il y avait beaucoup de gars dans notre cas. Vozelle et Plaisance seront reconnus bons pour le travail en Allemagne et embarqués par la suite à Ludwigshafen. Pour moi, j'arrive à me faire déclarer inapte. Plaisance par la suite arrivera à se faire réformer par combine. Il faut de la main d'œuvre, les allemands s'occupent de nous. Peu de temps après, arrive une convocation pour aller faire du charbon de bois en forêt de Mondon, pour leurs gazogènes. J'arrive encore à me faire passer pour incapable et inapte. Un peu plus tard, arrive un bon de réquisition pour aller travailler dans une ferme régie par les Allemands, à Xousse. Je n'y vais pas. Je retravaille entre temps à l'entreprise Masson, et cette entreprise arrive à me faire passer pour indispensable. Cela fait déjà pas mal de convocations de leur part sans résultats. Début 43, recensement des trois classes 40, 41, 42. Nous passons le conseil de révision à la mairie de Baccarat, devant les allemands et en présence des maires de chaque village. Je réussis à me faire classer en troisième catégorie, c'est-à-dire les derniers à être employés. Mais 8 jours après le 6 mars 43, arrive l'ordre d'embarquer pour l'Allemagne. Il convient de signaler que pour nous les jeunes en ce temps-là, nous ne savons plus que faire ni où aller. La France est vendue aux boches. Tout part en Allemagne. De plus étant sur-

veillés par les allemands, à qui se confier ? Que faire pour ne pas attirer d'ennuis aux familles responsables de leurs enfants et répondant d'eux en cas d'absence ? En plus, en ce temps-là, ma mère est transportée à l'hôpital à Nancy. Tout s'en mêle. Les gendarmes font signer à ma sœur, âgée de 16 ans, ma feuille de route. Embarqués à Nancy, nous partons à trois du village, Henri Brulé, Georges Dalenconte et moi. Nous refusons de payer le train, mais il a bien fallu le faire et nous n'en menons pas large. Dalenconte arrive à se faire renvoyer comme cultivateur. Pour Brulé et moi rien à faire. Je vais dire au revoir à ma mère à l'hôpital et prends le chemin de la gare. Embarqué dans le train à la tombée de la nuit, ce que j'ai regretté toute ma vie, j'aurais dû m'évader, prendre la direction de la Bretagne, car dans cette période j'aurais réussi à passer en Angleterre. On verra par la suite.

C'est seulement un peu plus tard que la résistance devient officielle et que les jeunes sont pris en compte. Pour nous c'était trop tard.

Nous voyageons de nuit et arrivons dans la soirée à Ludwigshafen. A pied, avec nos valises, on nous dirige au camp 6 à Oppau, à 5 ou 6 km de la gare. On nous loge provisoirement dans les réfectoires, où nous dormons sur les tables, pour peu de temps. Il y a alerte. Les phares balaient le ciel et, tout à coup, la D.C.A. se met de la partie. On entend les éclats retomber sur le toit des

baraqués. Cela commence bien en guise de réception. Au matin le camp se réveille, les gars viennent chercher leur espèce de jus. Je retrouve Vozelle qui travaille dans un bureau de dessin à L'I.G. Farben Industrie, et je prends rendez-vous avec lui pour le dimanche suivant.

De là, toujours à pied, nous repartons en sens inverse, et allons au bureau du travail pas très loin de la gare. Plaisance, qui était avec Vozelle, avait entre temps réussi, par combine, à se faire réformer et renvoyer au pays.

Là, suivant nos professions, les patrons allemands viennent nous chercher. Etant déclaré sur ma feuille mécanicien poids lourds, nous sommes embarqués dans une voiture de dépannage bleue, avec la grue à main dessus, au garage Heinrich Mentzen. Nous sommes trois : René Avalos de Nancy, René Burtin de Maixe et moi-même. On nous loge à Mudenheim, cela fait assez loin pour se rendre au garage. Il faut prendre le train, matin et soir, à midi on mange au restaurant, et le soir on se débrouille car nous avons des tickets d'alimentation. Mais juste, car nous ne sommes pas en camp ni régime civil.

La première journée, au garage, je travaille avec un jeune des jeunesses hitlériennes. Je ne comprends rien, donc c'est par gestes que cela se passe. Il s'appelle Helmutt, rien à faire avec lui, il a sûrement des consignes. Je commence le travail dans ce garage avec dégoût mais... il faut pratiquer le système D, beaucoup remuer mais sans plus. Avec cela le soir se mettre propre,

attraper un train et rentrer à Mudenheim. J'en ai vite assez. Je trouve une place à coucher avec mon copain Brulé, dans un ancien restaurant de la Bismarkstrasse. Dans les salles, les allemands ont mis des lits à étages et une armoire chacun. Il y a beaucoup de monde, mais tous des jeunes arrivés ensemble et de plus de la région. Un gardien essaie de faire régner la police, mais l'on s'en fout. On est là juste le soir et le dimanche. C'est à cet endroit que l'on verra les premiers bombardements de Ludwigshafen. Rien à proximité pour se protéger.

Au garage il y a également 5 Russes comme nous, mais eux au même camp que Vozelle à Oppau. Nous serons bientôt copains. Dans cette équipe, il y a une force de la nature que l'on nomme Jumbo (ce qui veut dire éléphant). C'est peu dire. Un commissaire du peuple les dirige sans en avoir l'air, et les boches n'y voient que du bleu. Burtin arrive par combine à se faire réformer, il est renvoyé en France. Une chose est sûre et il faut le signaler, ni lui ni Plaisance n'ont dit ou fait savoir par la suite, comment ils s'y étaient pris pour se faire réformer. Voilà la mentalité française de l'époque : chacun pour soi et Dieu pour tous.

Les jours et les semaines passent. Les dimanches après-midi, on se retrouve ensemble avec Brulé et Vozelle. On partage un peu ce que l'on a. Moi pas grand-chose car mes parents sont des ouvriers, et le marché noir au pays est une spécialité des agriculteurs. Les samedis après-midi et

dimanches matin se passent ainsi : samedi lessive, raccommodage, dimanche je vais à la messe seul, et l'après-midi nous nous retrouvons.

Un jour arrive au garage un français volontaire S.T.O. Il était à l'hôpital, car il avait un ulcère à l'estomac. Il avait une chambre en ville et pas très loin. Je décide après son départ de reprendre cette chambre, car il est réformé et s'en va. Je suis seul, c'est mieux. A la Bismarkstrasse cela devenait sale, on commençait à attraper des poux, et le vieux schnock qui était responsable commençait à nous casser les pieds. A ce moment-là je décide d'essayer de me faire réformer, j'ai mal au dos, je vais à la visite et tire au flanc. J'ai été à la visite trente trois fois. Les docteurs ont tout essayé, même les massages dans l'eau d'une baignoire à l'aide d'un jet d'eau chaude. C'était un français qui s'occupait de cela et quand je sortais de là j'aurais marché sur un fil de fer tellement cela me faisait du bien. Mais à force de tirer au flanc, les docteurs se sont rendus compte que je ne voulais pas travailler. Je fus convoqué un jour au bureau du travail. Un employé, après avoir décacheté une lettre, et l'avoir lue, me dit en français que si je ne reprenais pas le travail tout de suite il allait y avoir des sanctions. Je lui ai fait comprendre que j'avais encore mal mais cela n'a pas pris. Si je continuais comme cela, il allait m'envoyer à la péniche à Mannheim pour me guérir. Que signifiait la péniche à Mannheim ? C'était là que les fortes têtes étaient employées au chargement à bras

des produits chimiques dans les péniches. Deux à trois mois de ce régime et c'était la fin. Les gars chargeaient des sacs de 50 kg de produits divers et étaient de toutes les couleurs. Peu de nourriture, en camp, et heures supplémentaires. Pas de dimanches. C'était la fin à brève échéance. Les allemands étaient forts pour cela. Après discussion, je lui dis que j'allais essayer de reprendre le travail, ce que je fis, mais j'arriverai bien à trouver autre chose. J'avais décidé de ne plus rester là longtemps et de plus cela devenait mauvais de jour en jour, avec bombardements et alertes fréquentes.

Je repris le train-train. Un jour le patron décide que nous devons loger au garage. Nous déménageons et l'on s'installe dans le box de la station de service. Pas beaucoup de place, un grand lit, nos valises et deux chaises, pour nous deux. Mais il y a le réfectoire tout près, avec deux réchauds, un à gaz, l'autre électrique, plus WC et douche. Et nous sommes au garage, donc plus de trajet vu les alertes fréquentes.

En compensation, dès qu'il y a alerte, il faut ouvrir au large les portes du garage, remplir d'eau les lavabos et récipients. Et là il y a une cave bétonnée avec une grosse couverture assez épaisse en béton, et la place pour nous mettre à trois ou quatre. C'est déjà mieux, d'autant que les bombardements s'amplifient. Peu de temps après, la maison où j'avais ma chambre est détruite complètement, donc la chance revient.

Il paraît que les gens mariés ont droit après six mois à une permission de huit jours,

c'est le cas d'Avalos, et les célibataires un an. Le bureau nous fait faire deux passeports, nous faisons mine de travailler un peu plus, et un jour l'on voit arriver ces deux passeports, qui restent au bureau dans un panier en fer. J'ai bien repéré l'endroit. Nous travaillons pour l'armée, et un peu pour le civil. Un jour arrive un véhicule six roues pris en Russie et encore peint en blanc : refroidissement à air, roues indépendantes, c'est une belle machine. Aussitôt il est démonté, étudié, va et vient d'officiers, et civils avec brassards. Nous on s'en moque. Le magasinier parle français, ainsi que la secrétaire du patron. C'est déjà cela. Revenons au magasinier, c'est un brave type, il avait été prisonnier de guerre en France en 14 et de ce fait avait appris notre langue. Quand j'allais au magasin chercher des pièces, il me disait d'apprendre l'allemand, moi je ne voulais rien entendre, j'avais tort. Il avait une drôle de patience avec moi, quand je lui demandais quelque chose en français, il me disait en allemand "pas compris". Je profitais de lui, lui disant que j'avais le temps, que je pouvais rester là jusqu'au soir, que je m'en foutais, que si le chef venait, je dirais que j'attendais ce que je lui avais demandé. Au bout d'un moment il était bien obligé de me servir, en hochant la tête. Mais il ne m'en voulait pas pour cela, comprenant que je n'étais pas là volontairement. Le tourneur était un bon vieux aussi. Il me bricolait ce que je voulais. Un mécanicien Diesel également avec qui je travaillais souvent n'était pas mauvais non plus, mais n'aimait

pas du tout les russes. On verra la suite. Le chef d'atelier lui était nazi 100%, dès que les officiers ou civils venaient, tout de suite il levait la patte et récitait son psaume. Il avait environ la quarantaine, et malgré toutes les conneries que j'ai pu faire, alors qu'il pouvait me faire embarquer, il ne l'a jamais fait. J'ai pris une paire de fois des coups de pied au cul, et claques sur la figure. Si cela s'était passé en France j'aurais mérité davantage. Il y avait aussi un polonais allemand et des jeunes qui marchaient à la baguette. Quand ils faisaient une bêtise, au milieu de l'atelier au garde à vous, le chef sortait sa ceinture, et tapait dessus. Je n'ai jamais vu cela en France.

J'arrivais en faisant l'imbécile à amuser tout le garage, d'où rendement en moins. Une fois j'ai eu à récupérer un side-car de l'armée. La barre d'accouplement du panier et la roue avant avaient des rayons cassés. Je n'avais jamais remis des rayons, je me suis amusé. Enfin après avoir fini la réparation, Avalos parie que je n'irai pas avec le side-car jusqu'au bout de la rue. Je monte dessus et me voilà parti sur les pavés jusqu'au bout de la rue. Au moment où j'allais revenir, boum la deuxième barre d'accouplement du panier, celle du bas, coupe. Le panier s'écarte en se couchant extérieurement et hop, c'est la chute. Pris sous le bazar, je n'ai rien eu, ni le side-car, sauf la barre de dessous cassée, mais il y avait une amorce de cassure. J'ai pris une de ces engueulades, mais vu qu'il y avait cette fêlure, cela s'est arrêté assez vite. De ce coup là, défense de contrôler les véhi-

cules, le chef s'en charge.

Un jour, j'ai à réparer un pont arrière de voiture civile, changer le pignon d'attaque, la couronne et le reste. Je démonte donc l'intérieur du pont, il manque la couronne. En 43 c'est difficile d'avoir certaines pièces, je pousse la voiture à l'extérieur et l'on attend la pièce, qui mettra plus d'un mois à venir. Pendant ce temps j'ai fait bien d'autres choses et ne me rappelle plus le côté de montage de la couronne. Il y a deux possibilités, à droite ou à gauche. En la retournant d'un demi-tour, je remonte donc l'intérieur du pont, mets l'huile et rend compte au chef que j'ai terminé. Comme on a plus le droit de vérifier la marche des véhicules, le chef met en route la voiture, me fait asseoir à côté de lui, passe la première vitesse. Malheureusement la voiture va en marche arrière. Il passe la deuxième, pareil. Tout l'atelier regardait, les Russes se fendaient la bille en douce. Le chef descend et commence par m'engueuler. Il a raison, je lui fais comprendre qu'au bout d'un mois, il est possible de se tromper, me parle de sabotage, je lui explique que ce n'est pas la peine de crier comme cela, qu'avant une heure j'aurais remis le pont en état. Il me dit que ce n'est pas possible. Je lui réponds "on verra bien". Je revidange l'huile et redémonte le pont, retourne la pièce et remets l'huile, et ne mets pas une heure. Je retourne voir le chef et lui dis que j'ai fini. Il me dit :

"As-tu bien serré les boulons ? Mis l'huile ?"  
Ce n'est pas le moment de faire une conne-

rie, je lui présente la clé pour vérifier. Il comprend que ce n'est pas la peine, me fait monter à côté de lui et nous allons essayer la voiture ; quand on rentre au garage, je vois tous les gars qui attendent ce qui va se passer, le chef descend se tape la tête avec ses mains, me dit que j'ai une tête de bois, que si je veux, je fais le boulot vite et bien. Tous se fendaient la pipe, je lui avais joué un bon tour involontairement, mais cela aurait pu mal tourner.

Le ravitaillement devient de plus en plus difficile, les bombardements plus fréquents et nous commençons par avoir plus faim. Mais nous sentons que cela se durcit, aussi bien pour les matières premières. Les bagues en bronze des axes de fusées avant de voiture sont remplacées par des bagues en bakélite. L'essai des moteurs se fait au gaz de ville, avec un carburateur spécial. Je change souvent des embrayages sur les petits camions de l'armée, et il faut descendre chaque fois la boîte à vitesses, remettre le disque, remonter la boîte et faire les réglages. Je trouve la combine de ne plus descendre la boîte. Avec un calage, j'ai juste à la reculer, donc je gagne du temps et ne soulève pas de charge. Je ne dis rien, comme ces petits camions sont hauts, je reste dessous ou dans la cabine sans rien faire. Il faut freiner le travail le plus possible. Mon copain refait une 402 Peugeot, et moi un moteur à refaire, rattraper le feu de coussinets de la ligne d'arbre et des bielles à grand coup de grattoir et coup de marteau sur les coussinets. Mon copain me dit d'aller molo, enfin lorsqu'il

passé au banc d'essai au gaz, il marche, j'ai de la chance, et tout comme cela, je travaille "à la je m'en fous".

Le samedi après-midi quand je vais faire mes courses, j'essaie de voir Vozelle. Brulé, lui, est un peu personnel, c'est son tempérament. Le dimanche on va voir le résultat des bombardements. Ce n'est pas beau. J'ai vu dès mon arrivée les rues de Mannheim, larges, bien entretenues, les magasins bien achalandés, une belle ville, je l'ai revue après le passage des bombardiers du 17 avril. Les bâtiments démolis, les rails du tramway tordus, des déblais et des trous partout. Le 29 juillet en fin d'après-midi a lieu une grosse explosion à l'I.G Farben, les vitres du garage éclatent. Pourtant le bombardement a lieu à 3 ou 4 km. Le 10 août dans la nuit, Mannheim brûle et cela sur 7 km jusqu'à Nekarau. Les péniches brûlent sur le Rhin, c'est terrible. Ils ont voulu la guerre totale : ils l'ont à présent. Au garage, lors des alertes, pendant la journée, nous descendons à la cave, à l'abri. Pendant ce temps, on ne fait rien, c'est toujours ça de gagné. Le dimanche j'essaie toujours de voir Vozelle, on se balade un peu, mais il faut faire attention aux alertes, pour pouvoir se mettre à l'abri, tout au moins des éclats d'obus de D.C.A, qui retombent sec. Un jour nous avons la visite d'Abel Marchal, nous sommes contents, l'on peut parler du pays, il travaille plus près de la frontière, (c'est bon à savoir) d'où il serait possible de s'évader mais il y a de sévères contrôles.

Avalos arrive à avoir une perm, je le conduis à la gare, et lui dis :

"Si tu ne reviens pas, je ne t'en voudrai pas." Cela veut dire, reste chez toi, profite-en. Mais lui a une femme et une petite fille, c'est déjà un risque sur sa famille. De plus à Ludwigshafen, il s'est fait une maîtresse allemande, pas une beauté, c'est son affaire, moi j'ai la haine de cette race, donc pas question. Il rentre après sa permission, je lui fais savoir que si moi j'étais dans son cas, il ne m'aurait pas revu. Il rigole : on verra !

Le temps passe, les bombardements et alertes sont plus fréquents. Le 5 septembre j'apprends par des camarades français du coin (il faut dire qu'à Ludwigshafen il y a plus d'étrangers que d'allemands), je ne sais comment, qu'il va falloir faire attention, ce soir cela va être dur. Je vois le patron du garage qui me charrie souvent en se moquant, et je lui dis :

"Ce soir tout va être démoli."

Je fais si bien, qu'il a la trouille, et comme il a un logement au garage, il reste et y couche. En plus, il fait venir un polonais allemand au cas où il se passerait quelque chose. Arrive le soir, vers 11h : alerte ! Nous nous levons, descendons déjà nos valises à la cave, ouvrons les portes du garage, remplissons les récipients et lavabos d'eau, et ça commence : la D.C.A. crache, les ballons attachés à des câbles sont montés dans le ciel et les phares fouillent dans la nuit à la recherche d'un bombardier.

C'est pour nous ! Les bombes commencent

à pleuvoir. Ils envoient ce soir-là des cha-pelets de petites bombes hexagonales, qui enflamment tout ; de plus des bombes soufflantes et des grosses bombes au phosphore. Il fait clair comme en plein jour, la terre tremble, les bâtiments aussi, nous avons du mal à respirer et au-dessus de nous, c'est comme si quelqu'un tapait à la grosse masse sur le béton. Lors d'une accalmie, le polonais remonte chercher son vélo en vitesse, et nous dit que tout brûle, ce n'est pas le moment de sortir car cela recommence. Un bombardement dure en moyenne moins d'une heure, nous commençons à avoir l'habitude. Pendant ce temps nous sommes quatre avec le patron dans l'embrasement de la porte, la couverture en béton tremble, le patron est près de moi, il me prend par le cou (faux jeton) et il me dit :

"C'est fini, on va être tous kapout."

Moi je ne suis pas plus malin, mais il ne faut pas le faire voir. Je lui dis :

"C'est ce que vous avez voulu, guerre totale, tous kapout."

A la fin de ses jérémiades, j'en ai assez et lui dit : "attendons c'est tout". Il se calme, c'est un beau trouillard ; nous on a rien d'autre à perdre que notre valise et notre vie, lui tout son garage et le reste. Dès que l'alerte est finie, nous remontons au garage. Tout le toit est crevé et brûle, les bureaux sont en feu. Je pense soudain à nos passeports, qui sont au bureau de la secrétaire, le plafond est déjà en feu, le phosphore c'est terrible, tout brûle même la ferraille, pas possible de rentrer par l'in-

térieur, il faut faire vite. Je sors dans la rue et regarde par la fenêtre qui est éclatée, j'aperçois déjà le plafond, fait avec des roseaux, reliés par du fil de fer pour tenir le plâtre, qui commence à brûler. Je demande à Avalos de me faire la courte échelle pour passer par la fenêtre, le bureau est tout près, j'aperçois le panier en fer, je me couche en vitesse sur le bureau, attrape le panier, le passe en vitesse à Avalos. Nos passeports sont là, et je saute en bas. Il était temps ! Ensuite nous allons sortir ce que l'on peut du garage, sans prendre de risques, le patron commande mon copain réparant la 402.

J'aperçois une sorte de filtre à air du modèle de la 402. Je pense "tiens je vais le ramasser et le remettre dans la 402", mais quand je l'ai dans les mains, vu le poids et la forme, je le repose en vitesse, en douceur. Quelle connerie je faisais ! C'était une bombe au phosphore qui n'avait pas éclaté. Après cela on s'est tiré et on a laissé brûler. Ce n'était plus que fumées partout. Quand le jour se lève, pas de travail. Dans la journée arrivent les civils de l'armée pour voir les dégâts, le patron fait déjà un peu plus le malin. Il me dit :

"Peda (cela veut dire Pierre), fini les permissions, passeports kapout.

— Passeports pas kapout", je lui réponds, et Avalos lui montre le panier en fer. Il ne comprend pas, le bureau est brûlé et nous avons nos passeports ; de plus il a été presque toujours avec nous. Il veut savoir. Avalos lui explique que ne pouvant entrer par l'intérieur, je suis passé par la fenêtre, il

me demande :

“Pourquoi tu n’as pas sorti l’argent qui était dans le bureau ?”

Il fallait déjà le savoir et ce qui nous intéressait ce n’était pas les marks, mais les passeports. De ce jour-là, dès qu’arrivent les civils ou l’armée, il raconte l’histoire de la cave, que je n’avais pas eu peur et le coup des passeports. Pour moi je m’en moque, à présent il faut que j’aie vu ce qu’est devenu mon copain Vozelle. Lui a la même idée, venir voir ce qui s’est passé. L’on se croise sans se voir, mais il saura par Avalos que je suis monté au camp 6, l’on se reverra dimanche. Il juge que nous avons eu chaud et que la chance était avec nous, dans notre coin tout est détruit. Là j’ai vu un peu ce que valaient les allemands, dans les grands bâtiments en briques qui brûlaient, les civils nous demandaient en pleurant :

“Monsieur, Monsieur venir chercher linge., — Va te faire foutre, souviens toi de 40.”  
Après ce que nous avons subi, nous étions contents qu’ils comprennent ce qu’était la guerre.

Suite à ce bombardement, plus de restaurants, plus de magasins dans le coin, il fallait aller beaucoup plus loin. Dans notre secteur toutes les maisons étaient brûlées par les bombes au phosphore que les bombardiers lançaient par chapelets et qui arrosaient tout le secteur. Les plus grosses étaient toujours au phosphore, alors que les petites avaient une forme hexagonale avec un poids pour descendre plus vite. Avec cela il y avait des soufflantes. Le tra-

vail était bien fait. De ce fait j’ai été à la soupe populaire avec les civils. On mangeait bien à midi, et de plus sans payer. Toujours cela de récupéré. Mais le soir il fallait se débrouiller, il restait quelques restaurants en ville et c’était bien. On y allait en vitesse et on rentrait se coucher dans notre gourbi, qui n’avait pas été touché. A signaler qu’au garage il y avait 100 petits box particuliers en maçonnerie avec dalles supérieures en béton. Rien qu’avec les bombes soufflantes, toutes les voitures étaient écrasées à l’intérieur. De plus, en face du garage, se trouvaient les silos à grains en feu le long du petit Rhin. Ces silos ont brûlés pendant plus d’un mois, se consumant et dégageant une mauvaise fumée. N’étant pas très loin du grand pont de Mannheim, se trouvait le Phalsbau, sorte de grands magasins réunis avec terrasse dessus. Sur cette plate-forme se trouvait une batterie de D.C.A. ; les servants étaient attachés à leur pièce, ils brûlèrent là-haut avec le bâtiment. C’est dire si cette nuit du 5 au 6 septembre fût terrible !

Le lendemain au garage, nous démontons les machines qui peuvent être récupérées, et chargeons le matériel sur camions, car nous devons aller travailler à la campagne. Nous partons dans un pays à environ 20 km, restons là quelques jours et nous voilà de retour au garage, où nous commençons le déblaiement. Cela vaut des détails : dès que la surface du garage est propre, nous reprenons la mécanique, une partie du toit étant encore en place, sur les murs tout le milieu a disparu et nous

voions le ciel encore brouillé par les fumées. Les Russes, Avalos et moi allons continuer le déblaiement, il faut récupérer au magasin, détruit complètement, ce que l'on peut en boulons et autres. Nous trions, chargeons les déblais, dans des brouettes et versons ces déblais dans un trou près du garage. Beaucoup de pièces et petits matériels passent à la décharge. Dès que le magasin est propre, nous continuons à nettoyer des briques, les mettons en tas pour les récupérer et reconstruire ; le tas ne grossit guère et cela devient rasoir, de plus on a faim, les Russes de même. Je connais une boulangerie pas très loin qui me donne parfois du pain noir sans tickets. On décide que j'irai voir si on pouvait avoir une boule de pain, mais il faut que personne ne me voit partir. Je réussis deux fois ce coup, la troisième le chef se doute de quelque chose et vient voir où je suis, les autres lui disent que je suis aux WC, cela ne prend pas, et il me prend en flagrant délit, revenant avec ma boule de pain. Là ça barde, coups de pied au cul, et clagues sur la figure, accompagnés d'un charabia qui me laisse froid. Le lendemain nous reprenons notre travail au garage, fini les briques.

Un peu après, les Russes venant tous les jours à pied depuis le camp 6, celui où est Vozelle, sont logés à la cave du garage, mais il faut encore les reconduire au camp pendant un certain temps. Le chef me demande si je veux bien faire cela. Pas trop décidé, à pied, non ! Les Russes eux veulent que ce soit moi, ils sont plus tranquilles. En cours de route, ils achètent des

glaces et ce qu'ils peuvent trouver, ils ont faim comme nous. Je reviens en vélo, nous partageons notre misère ensemble et cela ne va pas si mal avec eux. Un jour ils logent définitivement au garage, les voyages sont finis et j'en suis content. Le samedi après-midi il faut faire la lessive et à présent à sept au garage il faut s'arranger. Un après-midi, voilà qu'un Russe trouve à la cave la bonbonne de spiritus : c'est de l'alcool qui sert à chauffer les pistons pour les dilater et faciliter l'entrée de l'axe de bielle. Moi étant parti faire mes courses, ils commencent à goûter, à en offrir à Avalos, et à force de goûter, cela commence à leur chauffer les oreilles. Le dimanche, ils remettent ça, pendant que j'étais parti à la messe. Quand je rentre ce n'est pas beau. Avalos pareil. L'après-midi, je vais voir Vozelle. Quand je rentre c'est le bouquet, il y en a même un qui se balade à poil, d'autant que ce jour-là il fait très beau. Les gens passent dans la rue. Cela ne peut pas durer longtemps ; un peu plus tard arrive à bicyclette deux policiers, aussitôt tout le monde en ligne, et commence leur charabia. Ils m'interrogent, je comprends qu'ils me demandent pourquoi je ne les ai pas empêchés de boire, et qu'avaient-ils bu ? Moi : "rien compris, je viens de rentrer" et les coups commencent à pleuvoir. Pas sur moi car ils comprennent que je n'y suis pour rien. Après cela ils font rentrer à la cave les Russes et nous dans notre box. Terminé pour ce dimanche, sortie interdite. Lundi matin nous allons au travail sans raconter ce qui s'est passé. Dans la mati-

née arrive la gendarmerie, ils vont au bureau, discutent avec le patron, font venir le chef d'atelier, ça discute un bon moment. Le chef sort du bureau avec les gendarmes, nous fait aligner dehors tous les sept, et ça commence : patati patata du chef d'atelier, et après des gendarmes. Mais je ne comprends toujours rien, cela sert de faire le pitre ! Ils m'interrogent, que disent-ils ? "Ont bu". Je ne sais pas, je n'étais pas là, pourquoi ne pas les avoir empêchés de boire, je leur fais comprendre avec gestes que gros et fort comme je suis que me serait-il arrivé ? Cela les faire sourire, mais ils vont nous avoir à l'œil. Moi je m'en fous, après plus d'une heure, nous nous en sortons bien. Je ne me rappelle plus si les Russes et Avalos n'ont pas eu une amende à payer, on n'est pas à cela près. Le chef d'atelier ne se rendra compte que beaucoup plus tard que la bonbonne de spiritus est vide, mais ne se doutera pas que ce sont ces gaillards qui l'ont bu.

Sur ces entrefaites, nous faisons la connaissance d'un S.T.O. Français qui travaille tout près de nous, il conduit un pont roulant, au déchargement des péniches, du grain de riz, enfin un peu de tout. Lorsque c'est du riz il s'arrange pour crever un sac, mais tout est ramassé, sauf ce qu'il peut prendre et il nous le donne. Bien lavé, cela se mange. Les bombardements continuent de plus en plus, les avions alliés se permettent de passer en plein jour, à la vue de tous. La nuit nous essayons, Avalos et moi, d'aller dans un gros abri à proximité, que l'on appelle "Pungua" en forme de pyrami-

de, c'est le refuge de tous les civils. Là quelquefois on nous laisse entrer, mais juste au début du couloir, pas dans les pièces où se trouvent les familles, il ne faut pas mélanger les étrangers à leur race. Quelquefois nous restons dehors, cela n'est pas gai, mais nous ne sommes pas seuls.

Je continue à réclamer ma perm, mais n'étant pas marié je n'y ai pas droit avant un an. Mais comme j'ai marqué des points pendant le bombardement et que je n'avais pas participé à la saoulerie, il est décidé que j'aurais huit jours. Cela suffit, sans cela je serais parti voir Abel Marchal et de là je me serais évadé. Je dis au revoir aux copains Russes et Avalos. Vozelle me donne des films de photos à remettre à ses parents. Je donne l'argent d'Avalos à sa femme, rue Jeanne d'Arc à Nancy, ainsi que de ses nouvelles, mais je ne dis rien sur sa liaison, ce n'est pas la peine de mettre la pagaille dans le ménage. Après avoir passé huit jours à la maison, j'essaie d'avoir une prolongation. Rien à faire, je reprends le chemin du retour car il faut une preuve que je suis bien reparti, afin que la famille ne soit pas inquiétée. Mais je me trompe volontairement d'itinéraire, et me dirige vers la Bretagne. Ce n'est pas sans risques, vu les contrôles partout. Chez nous, nous sommes en zone interdite : contrôle, nous entrons dans la zone occupée : contrôle. A Paris, il faut changer de réseau de chemin de fer, et à la sortie de chaque gare : contrôle de même qu'à l'entrée. J'arrive à Quimper (Arrivée à Quimper le 16-11-43) dans un wagon allemand,

## Vers la Bretagne, en vue de rejoindre l'Angleterre

comme cela je suis tranquille. Là j'ai un pied à terre, je suis reçu au couvent des Franciscains à Kermabeuzen, mon frère y est moine. De là j'attends le contact et le feu vert pour passer en Angleterre. Je suis logé dans une cellule. La nuit, étant près de l'escalier en granit qui monte à la chapelle, j'entends les moines monter au son de la cloche pour aller réciter leurs prières, moi je reste au lit en attendant le jour.

Peu de temps après mon arrivée, je suis mis en contact avec deux moines ; j'ai appris par la suite qu'un était le père François Joseph domicilié au Fret, c'est lui qui s'occupe du passage des clandestins en Angleterre. C'est un ancien pêcheur. Tout le monde le connaît, sous le nom de "Moine rouge". Pourquoi ? Il était plus communiste que tous les marins du coin. Un jour il fait naufrage avec son bateau, et reste trois jours accroché à un morceau d'épave, sur la mer déchaînée, et il est le seul survivant du bateau. Pendant ces trois jours, il avait fait le vœu que s'il en sortait, il rentrerait chez les moines. Il a tenu parole, de plus il a fait du bien jusqu'à sa mort, et a été très regretté. Donc au cours de ce contact, il me fait savoir que pour le moment il n'y a plus de départ de bateaux pour l'Angleterre, les allemands ayant reçu des vedettes spéciales qui arraisonnent et contrôlent tous les bateaux de pêche, donc il faut attendre. Je ne peux rester indéfiniment chez les moines. Ils n'ont déjà pas grand chose à manger et c'est un risque pour eux. Il est décidé avec le supérieur que je cherche une ferme qui puisse m'em-

ployer pour la nourriture et le logement. Après quelques demandes, je trouve cet emploi dans la famille Yves Bourhis, ferme de Kerrescar à Guengat. Bien cachée au milieu de la nature, camouflée par des haies, cette ferme est l'endroit parfait pour attendre, de plus nous sommes éloignés de tout de plusieurs kilomètres. Je travaille pour la nourriture avec le fils de la ferme, un autre étant prisonnier en Allemagne. Je suis bien vu, le travail ne manque pas, c'est la période où l'on ramasse les feuilles d'arbres pour faire la litière pour les vaches. Je fais des tas de feuilles, que l'on charge dans un tombereau, des journées entières, cela me plaît ; ensuite nous allons aux choux pour les vaches. Après il faut arracher les pieds de choux qui sont mis en tas, séchés et qui servent de combustible. Je répare les chemins, il faut boucher les trous, casser de la pierre, j'aime ça, je travaille souvent seul, et comme je suis bien, je suis correct. Il y a également deux filles à la ferme, plus âgées que moi ; le patron est un petit homme qui ne parle pas un mot de français. La patronne, elle, est le contraire, une forte femme d'une gentillesse formidable, taillée comme un roc, elle comprend la misère, et pense souvent à son fils qui est toujours là-bas. De plus il y a deux commis, un jeune qui s'occupe uniquement des vaches et l'autre de la culture. Le dimanche je ne travaille pas, je vais à la messe au couvent voir mon frère. Je mange parfois avec eux, mais je préfère manger à la ferme, car mon frère qui est le cuisinier, est le spécialiste des oignons, et il

sait que je n'aime pas trop. Il en profite et j'en suis revenu pour un moment. La vie à la ferme commence le matin par tirer du foin pour les bêtes dans une meule, ensuite seulement nous déjeunons, café et soupe, après dans les champs jusqu'à midi. Ensuite nous allons couper de la lande, il faut faire attention, ça pique, on la ramène et on la broie au manège pour donner à manger aux chevaux. Je trie également les pommes de terre ; il y a de la volaille et des cochons, ce sont les filles qui s'en occupent. Quand nous mangeons tous ensemble, le lard et les pommes de terre en "robe des champs" (comme on dit), il n'y a pas d'assiette, chacun se sert, coupe son morceau de lard tout chaud, bien entrelardé, d'une épaisseur d'environ douze cm, des pommes de terre, qui ont vraiment le goût de la pomme de terre. Je n'ose pas me servir, mais la patronne voit tout et me sert largement. Tout cela arrosé avec du cidre de leur fabrication. Pour moi, après ce que j'ai vu, c'est la vie de château. Le vendredi, on mange près du four, les crêpes de blé blanc, de blé noir, et toujours du cidre. Dans la ferme il ne manque de rien pour la nourriture. Le dimanche après-midi de temps en temps, je pars à pied au moulin avec le fils de la ferme, et un petit sac de grains sur nos épaules. Un vieux moulin perdu dans la nature, dans un trou qu'il faut connaître. Là le meunier, un vieux breton, moût la farine, on passe l'après-midi avec pas mal d'amis, et ça discute en breton. Je ne comprends rien, mais le fils qui m'a pris en amitié fait l'interprète. L'on

rentre dans la soirée et comme il n'y a pas d'électricité, on mange à la lampe à pétrole après que les bêtes soient arrangées et tirées.

Cela ne peut durer indéfiniment. Depuis mon départ du couvent, je suis à la disposition de la résistance. Un après-midi, je reçois un ordre de me rendre à Douarnenez, chez M. Claude Hernandez. Là j'ai comme mot de passe une moitié de billet de cinq francs. J'attends là un bon moment. Mais avant, je quitte la ferme et tous ces braves gens, la patronne me glisse de l'argent, et c'est l'aînée des filles qui m'accompagne à la gare. Après avoir pris mon billet pour Douarnenez, le train arrivant, je quitte définitivement la famille Bourhis. C'était de braves gens.

Ce n'est pas tout, Douarnenez est en zone côtière, donc sous contrôle allemand renforcé. Je me débrouille et arrive où je dois aller. Après m'avoir réceptionné, on m'emène 8 rue du Docteur Paugann chez Monsieur Luc Robet qui est notre grand chef départemental du "Groupe Vengeance". Je suis très bien reçu et je commence mon travail : filatures, renseignements, liaisons. Je loge chez lui, avec sa femme, sa fille et une bonne. Je suis toujours en dehors de la maison, sauf aux heures des repas et le soir. Entre-temps, mon point de chute est la salle de gymnastique de la "Stella Marie". Là est notre bureau, avec une cache secrète de papiers, dans le plancher, avec système à ressorts, très bien faite par un serrurier spécialiste. C'est Hernandez Claude

qui est le patron. Là sont reproduits sur cartes numérotées en plusieurs exemplaires, les plans des ouvrages de défenses allemandes, qui sont expédiés par différents transports en Angleterre. Nous allons repérer tous les travaux effectués sur le bord de la mer et plus à l'intérieur. Tout est détaillé, le plus petit renseignement est vérifié et mis en différents signes sur carte, ce qui équivaut à leur appel mémo. Je fais des courses, répare la moto de l'abbé Cariou qui fait également partie du groupement. Tout se passe normalement jusqu'au jour où notre chef Monsieur Robet se rend à Rennes pour affaires. Là il est ramassé par la Gestapo, mais ne parlera pas. Il sera déporté en Allemagne, où il sera touché par le typhus, mais s'en sortira. Il porte les traces des coups de nerf de bœuf dans le dos, d'énormes cicatrices faites par ses bourreaux. Dès son arrestation, je quitte la maison, c'est déjà beau que nous ne soyons pas inquiétés. Je loge à présent chez ses beaux-parents qui sont patrons des conserveries Chancerelle. On ne me demande rien, je suis logé là provisoirement. Pour le petit déjeuner, je suis servi dans la chambre ; à midi je déjeune chez M. Hernandez Claude, qui est le second de M. Rolet et nous continuons à faire notre travail : renseignements et divers, notre point de chute est la salle de gymnastique de la "Stella Marie". Dans ce bâtiment il y a le gardien et sa famille, sa femme et sa fille. Lui est maître d'escrime, c'est un ancien de la marine, sa fille, elle, est monitrice d'éducation physique. De braves gens, personne

ne me pose de questions mais de temps en temps, on me glisse un casse-croûte ou un café.

Le reste se passe chez Hernandez, pour les repas, il a trois enfants en bas âge et pas beaucoup de ravitaillement. C'est déjà beau ce qu'ils font pour moi, dans cette période. J'ai reperdu la bonne figure que j'avais gagnée à la ferme. Mais pourquoi se plaindre ? Dans la résistance il y a des hauts et des bas. Peu à peu le réseau se démantèle, ça sent mauvais, il va falloir prendre une décision. Je loge dans une chambre en ville, j'y rentre la nuit et je sors avant le jour. Pendant cette période il m'arrive une aventure qu'il faut que je relate. L'abbé Cariou étant arrêté, Hernandez ayant des papiers chez lui, décide de transporter le tout dans notre cache à la "Stella Marie". Nous mettons le tout dans un sac de toile, que je porte sur le dos ; je traverse Douarnenez et arrive à la "Stella Marie". Quel ne fût pas mon étonnement quand je pose le sac ! Je m'aperçois que le fond est légèrement troué, et l'on aperçoit la crosse d'un revolver. Il y avait quand même un bon Dieu pour moi car j'aurais pu avoir de graves ennuis, et pris sur le fait, qu'aurais-je pu faire ? Nous cachons tout dans la charpente. Hernandez décide de mettre le reste du réseau en veilleuse, il faut se séparer. Je décide de quitter Douarnenez pour la région parisienne. Je reprends en sens inverse le voyage que j'avais effectué plusieurs mois avant, toujours sans papiers ni presque d'argent, quitte la zone côtière pour la zone occupée. A Paris

## Retour vers Azerailles. Résistance sur place

je me rends chez un oncle à Clichy sous Bois. Là je me crois en sûreté. Les journées sont longues, je bricole bien un peu, mon oncle ayant une petite entreprise, mais je ne peux sortir. Un jour cependant, je décide d'accompagner ma cousine qui va faire des courses au Raincy ; il fait très beau, je suis content de pouvoir faire un peu de marche. Manque de chance, arrivé au lieu dit "la limite", endroit qui sépare Clichy sous Bois du Raincy et où se rejoignent beaucoup de rues, autour d'une grande place où se tient le marché, j'aperçois la milice qui contrôle les gens. Vérification des papiers, ils sont armés jusqu'aux dents, c'est peu dire, et menaçants. Je ne perds pas la tête, je dis à ma cousine qu'elle ne me connaît pas, la quitte brusquement, la laisse traverser la place et repars par la rue voisine en marche arrière vers la maison. Voyant cela la milice arrête ma cousine, vérifie ses papiers, lui fait ouvrir son sac, et lui demande qui était ce gars qui parlait avec elle. Ma cousine plus morte que vive, lui répond qu'elle ne me connaissait pas, que je lui avais demandé une adresse, inconnue pour elle. Après l'avoir un peu questionnée, voyant qu'elle serait malade s'ils continuaient à l'interroger, ils la laissent partir. Elle fait ses courses et rentre affolée à la maison, mais contente de me retrouver. Elle pousse un soupir de soulagement. Pour moi cela ne peut durer, car cela fait prendre des risques à mon oncle et à sa famille. Je demande à mon père de faire parvenir ma bicyclette à Lunéville chez un ancien mar-

chand de bois, Monsieur Schmitt, qui avait travaillé avec moi quand j'étais chez Masson et qui loge à la sortie de la ville sur la Nationale 4. Dès que je suis prévenu que ma bicyclette est à Lunéville, mon oncle, après avoir pris mon billet de retour jusque Lunéville, me conduit à la gare de l'Est. Je prends la direction de la maison, pour arriver de nuit à Lunéville. Re-passage de la ligne entre zone occupée et zone interdite. J'arrive à Lunéville et miracle, je tombe en pleine alerte. Personne à la sortie de la gare. Je me dépêche d'aller chez Schmitt qui m'attend, je ne m'amuse pas, il faut dire que je dois passer devant les casernes et, son dépôt étant à la sortie, je profite de l'alerte pour filer. Je charge ma valise et direction du pont des Moussus. J'arrive à Moncel et direction Azerailles.

Inutile de raconter le retour sur la route, car il y a les voitures et les contrôles à éviter. Je n'ai jamais pédalé si vite sur le trajet de retour au pays. Raconter en détail la peur, la tension, les combines dans les trains et le reste, il est difficile de le faire comprendre à ceux qui n'ont pas été dans notre situation, car il faut le dire, nous étions les exclus de la société, traqués par la police française, par la police allemande, par la Gestapo, en plus à la merci des gens et d'un maire collaborateur de Vichy. Que faire ? Je rentre à nouveau dans un mouvement de résistance de la région, le secteur 414 de Baccarat avec François comme chef. Là c'est l'attente, récupérations d'armes, coups de main commandés par le capitaine de gendarmerie de Luné-

---

ville, le capitaine Desbrosse. Il faut ouvrir l'œil, et ne pas exposer la famille qui se prive pour me donner à manger, n'ayant pas de carte d'alimentation, ni exposer les autres gars du réseau.

La vie au pays ne sera pas de tout repos.

#### 28 mai 1944, Dimanche de Pentecôte

Monsieur Laquenaire, maire, ancien prisonnier en Autriche jusqu'en 1942 (libéré sur parole par les Allemands), meurt subitement à la sortie des vêpres. De cela il y a lieu de raconter la vérité à ce sujet, toute la population du moment présente à cet office, peut le certifier.

La veille au soir, une séance de conseil municipal, très houleuse, qui s'entendait jusque dans la rue, fut confirmée à la sortie par le garde champêtre de cette époque, Monsieur Grelot Constant. Le lendemain, jour de la Pentecôte, les offices sont toujours à cette époque au pays plus grandioses que d'habitude, les jeunes gens servent les vêpres en blanc et cela jusqu'à un âge assez avancé. De plus que faire pendant cette période où il n'y a aucun plaisir, c'est rester entre jeunes, donc aussitôt les vêpres finies, les jeunes gens passent à la sacristie pour se déshabiller. C'est la fin de l'office. A cet instant arrive Monsieur Laquenaire, interpellant Pierre Cerutti, devant tous ses camarades et l'Abbé Bour, présent lui aussi.

Par ces mots :

"Je t'avais dit de ne pas t'exhiber publi-

quement..."

Et bien d'autres sornettes ! Il faut signaler qu'une partie de la population est encore dans l'église et entend cette altercation.

Cerutti ne voulant pas faire de scandale prend sa veste et sort en disant :

"Inutile de discuter, vous savez bien que nous n'avons pas les mêmes idées."

Il quitte donc précipitamment la sacristie. Ses copains le rejoignent sous le noyer derrière le monument aux morts et ils discutent. Pendant ce temps, l'Abbé Bour, subit la colère du maire.

Monsieur Laquenaire quitte l'église et prend la direction de chez lui. En passant près du café Grelot, il croise un groupe de personnes qui discutent entre elles. Dans ce groupe se trouve la mère de Cerutti, il les salue en leur disant un mot, mais rien de ce qui s'est passé. Il arrive chez lui, va aux W.C., et meurt subitement d'une angine de poitrine. Dans tout le pays court aussitôt le bruit : "C'est Cerutti qui l'a tué". Jugez un peu de l'effet en 1944, sous l'occupation par les allemands, la Gestapo et la milice qui traquent les jeunes et les réfractaires au travail en Allemagne.

Ce n'est pas fini, le jour de l'enterrement, la population se rend aux obsèques. Pendant la cérémonie (ou avant), sur le mur en agglos de Monsieur Guilleré, sont inscrites ces phrases à la craie blanche : "Hitler est mort. Enterrons le cochon". Par qui ont été inscrites ces phrases ? On ne le saura sûrement jamais.

Il faut faire disparaître cela au plus vite. Deux femmes s'en chargent, Madame Perrin et sa sœur Mademoiselle Balle. Elles vont essayer de frotter à l'eau et à la brosse de chiendent ces inscriptions, croyant y avoir réussi. Le soleil aidant, à la sortie, toutes les autorités collaboratrices de l'époque, et une partie de la population verront et liront ces phrases.

Il n'y eut aucune histoire par la suite de cela .

A Azerailles, il y eut 20 hommes envoyés en Allemagne, tandis qu'à Glonville, le pays voisin, personne ne partit grâce à son Maire, Monsieur Perrin. Il aida d'ailleurs les réfractaires d'Azerailles en leur fournissant des tickets de ravitaillement, suivant ses possibilités.

A la direction de l'usine, il fut remplacé par Monsieur Félix Michel et à la mairie par Monsieur Edouard Moitrier.

---

#### Débarquement des Alliés en Normandie 6 Juin 44

---

Dès 7 heures du matin, la nouvelle du

débarquement en Normandie est connue, l'espoir s'établit dans tous les cœurs.

Mais l'attitude des occupants se raidit, le trafic sur la route est continu, une surveillance plus grande s'exerce, leurs exigences redoublent, douze jeunes filles travaillant à l'usine doivent partir chaque matin en car allemand à l'hôpital militaire, aux casernes à Baccarat, pour en assurer le service. Il y aura une réfractaire (Mademoiselle Brulé Marcelle).

Recensement et réquisition de chevaux, recensement et réquisition des postes de radio.

Entre les habitants et les occupants une lutte sourde s'affirme.

---

#### Avion anglais abattu

---

29 Juillet

---

Dans la soirée au cours d'un raid de bombardement sur l'Allemagne, un bombardier "Lancaster" est touché par la DCA de la station de Montigny, il tombe à Glonville, au lieu dit "Les Hauts de Fol". Dans le pays, les gens étant encore dehors, tous voient les lueurs, et entendent le bruit des explosions des bombes et l'éclatement des cartouches.

Dans cet accident trois Anglais seront tués. Ils seront défigurés par les allemands. Deux blessés seront prisonniers, mais deux autres seront récupérés, dont un blessé aux genoux, et cachés.

Aussitôt l'explosion connue, des allemands

se mettent en chasse ainsi que la résistance pour récupérer les aviateurs éventuellement survivants. Un premier aviateur est recueilli par Marcelle Cuny qui, après lui avoir donné des vêtements civils, le charge sur son vélo et le ramène à demeure chez elle, passant par la route Nationale 59.

Le second est récupéré par Gérard Perrin, mais il est blessé à la jambe donc c'est sur son dos qu'il le transporte. Après avoir traversé toute la côte de Glonville, il arrive sur les bords de la Meurthe au lieu dit "trou de la côte" au début de la matinée du 29 juillet. Il dépose l'anglais et le cache dans le bois, ainsi que son parachute blanc.

Il se rend immédiatement chez Cerutti. Là, il faut prendre des dispositions pour le soustraire aux allemands qui fourmillent dans le secteur. Ils décident donc de le mettre provisoirement dans la baraque du terrain des sports en attendant de prendre une décision, mais il faut pour cela ne pas être vu. Donc Pierre Cerutti part avec Perrin, traverse la Meurthe et rejoignent l'anglais, le parachute étant déjà arrivé chez Cerutti (il sera partagé ensuite).

Perrin le charge à nouveau sur son dos. Cerutti va en éclaireur devant et fait le guet. Premier obstacle, il tombe sur M. Maurice Bertrand et son fils. Ne les connaissant pas, il faut faire vite et ne pas avoir peur, il se rend auprès d'eux et leur dit "si vous parlez votre compte sera réglé". M. Bertrand sourit. Là, il faut dire que malgré tout, la résistance était organisée, il répond :

"N'ayez crainte nous faisons comme vous, de plus nous vous connaissons bien."

Après mise au point rapide il me dit qui il était et quel était son rôle. C'est du reste lui qui nous prit en compte fin septembre jusqu'à l'évacuation.

Nous nous séparons. Avec Perrin nous emmenons l'aviateur dans la baraque du terrain des sports. Là, après lui avoir donné d'autres habits et à manger, chose faite par Bernadette Cerutti et quelques soins par M<sup>me</sup> Cerutti, Perrin repart à Glonville, non sans avoir pris une canne à pêche pour faire croire qu'il rentrait de pêcher.

Aussitôt Jean-Marie Cerutti prend la direction de Menil Flin voir le supérieur du séminaire qui parle anglais. Il viendra à bicyclette le voir et le rassurer. Mais ce n'est pas tout, il faut le sortir de là, et lui trouver un endroit sûr. Dans l'après-midi vers 16 ou 17 heures arrive le gendarme Calamai avec la camionnette de M. Villaurmé de Baccarat pour récupérer l'anglais. Calamai est en tenue de gendarme, ils s'arrêtent tous deux devant chez Cerutti et rentrent aussitôt. Nous montons au premier étage dans une chambre qui donne sur ce terrain des sports, les volets sont fermés sauf les persiennes. De là nous voyons ce qui se passe dans un assez grand rayon. Après discussion et pour ne pas attirer l'attention, il est convenu d'essayer de passer par l'usine. Pierre Cerutti est chargé d'aller voir le directeur, en l'occurrence Monsieur Vally. Après lui avoir expliqué ce dont il s'agissait, c'est un refus catégorique. Il

retourne à la maison où attendent Calamai et Villaumé. Le temps passe. Il est décidé d'y aller franchement. Pierre Cerutti reçoit les ordres de Calamai, de faire place nette et que personne ne se trouve dans la rue.

Mais malgré tout, avec tout ce va et vient, plus un gendarme et une camionnette cela fait beaucoup dans le secteur, les gens sont curieux et commencent à descendre vers le carrefour.

La première personne qui se présente en se demandant ce qui se passe est Madame René Toussaint, elle ne dira rien de plus, elle sera renvoyée chez elle sous peine de représailles sans ménagement, elle en sera malade par la suite. Arrive M<sup>me</sup> Colin Lucien descendant la rue, et posant la même question, elle aura la même réponse ; ne sachant ce qui lui arrive la pauvre vieille repartira chez elle. Arrive M. Chanel Albert venant des cités, lui n'a pas le temps de poser des questions, il est renvoyé, sans ménagement, il doit encore s'en souvenir aujourd'hui, mais il fallait être dur et bref pendant cette période.

Aussitôt, la camionnette passe le pont, se dirige vers la baraque, l'anglais est chargé entre le chauffeur et le gendarme et départ en direction de Baccarat. A l'entrée il y a des allemands, mais voyant Calamai, en tenue de gendarme par la portière, ils saluent et la voiture passe...

L'anglais rejoindra son compagnon rescapé, et sera soigné chez la maman de Marcelle Cuny à demeure et cela jusqu'à l'évacuation de Baccarat en octobre 44.

Toute la population du village ira à la mairie de Glonville se recueillir auprès des corps des trois autres aviateurs anglais qui seront inhumés au cimetière de Glonville, en présence d'une foule considérable, malgré le service de garde allemand. Il y aura de nombreux bouquets de fleurs, notamment ceux de la résistance.

En août, des mines sont installées par les allemands à la gare et aux différents passages à niveau, elles seront rendues inoffensives par la résistance.

De jour en jour la situation est plus tendue.

Départ au maquis

4 Août 1944



10 octobre 1944 à Glonville, de gauche à droite :  
Gérard Perrin, Malcolm Macrae,  
Marcelle Cuny, Cyril Shaw et Pierre Cerutti